

TRISTAN GARCIA

**EN L'ABSENCE
DE CLASSEMENT
FINAL**

nouvelles

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MEILLEURE PART DES HOMMES, roman, 2008 («Folio», n° 5002).

MÉMOIRES DE LA JUNGLE, roman, 2010 («Folio», n° 5306).

Chez d'autres éditeurs

FORME ET OBJET : UN TRAITÉ DES CHOSES, essai, Presses Universitaires de France, 2011.

NOUS, ANIMAUX ET HUMAINS, essai, Bourin éditeur, 2011.

L'IMAGE, essai, Atlande, 2007.

EN L'ABSENCE
DE CLASSEMENT FINAL

TRISTAN GARCIA

EN L'ABSENCE
DE CLASSEMENT
FINAL

nouvelles

nrf

GALLIMARD

Pour Denis

Extension

« (7.30) Il y a sport lorsque le geste est décisif, soit par la quantité, soit par la qualité qui en résultent, selon des règles. Les règles ne suffisent pas au sport, quand bien même elles lui sont nécessaires : l'art militaire, l'amour, le langage, le sonnet ou la sonate possèdent leurs règles. Le sport s'en distingue par le caractère de décision qu'il confère aux gestes du corps. Le corps en question peut s'engager tout entier — comme en gymnastique — ou apparemment par parties — comme dans le cas du tir à l'arc, qui réclame pourtant un effort de tout l'organisme par la seule maîtrise du souffle. [...] De sorte que chaque sport, y compris par la mobilisation d'une seule fonction ou d'un seul organe, en appelle au corps total ; c'est la mise en mouvement orienté de ce corps qui fait la décision, pas le choix abstrait de la volonté (N.B. : renvoyer en note au chapitre 6). »

« B VIII, 24. Le sport prend la mesure des gestes décisifs de nos corps et les compare les uns aux autres. (*Attention : certaines disciplines y adjoignent des objets techniques ou des individus d'autres espèces animales : équitation.*) Il

dispose sur un plan commun les possibilités de nos organismes singuliers : l'énergie développée, le temps passé, l'espace parcouru, l'adéquation ou non des moyens à une fin, l'alliance de plusieurs corps en un (*ratures*) collectif... (???)

« (Conclusion 37, Quatrième Partie.) Le sport, c'est la mesure sociale du corps dans toutes les directions de l'esprit. »

Voilà dix ans que je rédigeais cet essai, intitulé *A definition of sport*, dont je contemplai sur mon bureau les dossiers éparpillés. L'écran dix-sept pouces de mon Mac-Book était encombré de fenêtres ouvertes en rafale, de listes de fichiers renommés au fil des mois ; je ne pouvais que constater l'échec radical de ce projet. À trois reprises déjà j'avais obtenu un délai conséquent pour la remise du manuscrit à mon éditeur londonien, qui attendait l'étude définitive, à la fois analytique et synthétique, sur le sujet. Il était destiné à une nouvelle collection d'Oxford University Press. Accablé, affalé sur mon siège rouge à roulettes, je laissai mon index vagabonder sur le pad. Ici et là germaient encore sur Word des boutures de phrases copiées puis collées, surlignées de rouge, de vert ou de bleu, des bourgeons atrophiés de paragraphes sans point final. Le suivi des modifications transformait l'ensemble en chantier de fouilles intellectuel : « exercices physiques — le plus souvent », « individuel // collectif », « humain vs. humain, humain vs. machine, humain vs. animal, animal vs. animal ? (lévriers, etc.) », « pouvant donner lieu à compétition (ou non) ». Je n'étais jamais parvenu à formuler la phrase qui aurait résumé l'ensemble de mes recherches ; à force de modifications *ad hoc*, l'extension de mon concept

avait perdu toute son élasticité et mes définitions toute leur consistance.

Il fallait bien que je m'avoue vaincu devant l'accumulation de contre-exemples, aux limbes du sport, qui m'obsédaient à m'en faire perdre le sommeil : les simulations informatiques, notamment.

L'individu qui pratique le golf à l'aide de sa manette de Wii — la *Wiimote* — et dont les gestes réels sont interprétés par la console fait de l'exercice physique en quelque façon. Admettons de ce fait que les simulations entrent dans ma catégorie de « sport » ; j'en déplace la description dans la colonne de gauche du tableau récapitulatif, une fois de plus. Mais l'effort intellectuel d'un joueur d'échecs produit aussi des effets physiques : la concentration n'est pas immatérielle, elle réclame de l'entraînement. Même les joueurs de poker au Texas Hold'em suivent des régimes et s'échauffent avant une partie d'importance. Mettons que c'est un sport également. Alors pourquoi pas le Mastermind ou le Pictionary ? Et le morpion. Dans ce cas, tous les jeux sont des sports, et vice versa. Mon projet n'a plus de sens.

Si tout est un peu sport, rien ne l'est vraiment.

D'autres mammifères supérieurs jouent ; font-ils du sport ? Le lionceau qui s'exerce à la prédation en compagnie de sa mère, quand elle relâche une gazelle pour qu'il la prenne en chasse ? Et pourquoi pas ? Alors la chasse, la pêche. Et la parade amoureuse ou l'acte sexuel... ?

À l'intérieur de la colonne de gauche de mon tableau, fractionné de cellules en cellules, il n'y a plus de place. Qu'est-ce qui n'est pas du sport ?

Il arrive que je me représente mon problème de la manière suivante : il y aurait un noyau dur de la défini-

tion, du sport certain, pur et dur, confirmé par l'usage et dont l'appartenance à la catégorie des activités physiques réglées, qui permettent la mesure et la comparaison des performances, serait aisée à justifier; puis viendrait un magma de cas particuliers, à peu près certains mais contestables à la marge (du type de la simulation informatique); ensuite, une sorte d'évaporation gazeuse de problèmes foireux, comme ceux des jeux de cartes; enfin, il y aurait le grand dehors de tout ce qui n'est pas du sport. Mais lorsque ma définition explose, des débris de sport sont projetés partout dans l'espace et toutes les activités de l'homme et des autres animaux se retrouvent envahies par un soupçon, une sorte de *poussière* de sport.

Bref, c'est l'anarchie et mon œuvre ne sera jamais finie.

Peut-être que c'est mieux ainsi. Le sport, je connais bien; mais plus je cherche à le définir, plus je parviens à me convaincre que je n'en sais rien.

Après des heures de travail dans mon bureau, face à la fenêtre qui donne sur le grand cerisier du jardin des voisins, je m'étire en silence puis je dépose les mains sur le haut de mon crâne, certainement en signe de défaite. Soudain une douleur me réveille et me laisse muet; une barre brûlante en travers des lombaires irradie dans mes fesses, mes cuisses, mes genoux. Me voici bloqué sur la chaise, incapable de bouger, devant l'écran de l'ordinateur qui passe en état de veille automatique. Avec beaucoup de difficultés, je cherche à tâtons mon téléphone portable sous les papiers de l'imprimante et je l'appelle.

Mon ostéopathe a une trentaine d'années, elle est rousse et porte les cheveux courts, à la garçonne. Elle

enfile toujours une blouse blanche au début de la séance et me palpe avec douceur.

« Ce n'est pas un lumbago. C'est un étirement ligamentaire au niveau d'une articulation », m'explique-t-elle en cherchant le craquement, « c'est une conséquence, pas la cause première. Votre organisme compense comme il peut. » Sous la blouse, j'entr'aperçois son mollet ferme ; elle m'arrache un cri. « Voilà, je vous ai débloqué. Mais ce ne sera pas suffisant. » Je reprends mon souffle. Elle sourit, s'assoit à son bureau pour contresigner l'ordonnance ; puis elle réfléchit : « Vous devriez faire du sport. »

Le saut de Malmö

J'ai longtemps voulu réaliser le saut parfait. J'avais en permanence dans la tête la liste toujours changeante des nombreux paramètres à prendre en compte, depuis mes débuts en athlétisme à l'âge de sept ans. Et je n'ai cessé d'accumuler de nouvelles exigences, imposées par mes entraîneurs successifs ou découvertes de mon propre chef, qui ont malheureusement repoussé pour moi les conditions d'exécution du saut parfait.

À Malmö, un mardi d'août en meeting, il avait plu comme il pleut à de rares occasions en Suède l'été, par lourdes gouttelettes. J'avais presque abdiqué. Emmitoufflé avec un air pathétique dans mon K-Way de l'équipe de Belgique, j'attendais mon tour de passage et je ne me faisais guère d'illusions sur mes chances de passer en finale, dans les huit premiers ; je suis et j'ai été un sauteur international d'ordre moyen. Ce qui, de mon point de vue, ne signifie rien mais me classe, par comparaison avec les Cubains, les Ukrainiens, les Américains, dans la moitié basse du tableau. Je crois bien que si les autres n'existaient pas, je pourrais me sentir un sauteur d'exception aussi bien qu'un athlète minable. Parce que au cœur des

sensations qui picotent mon épiderme, mes muscles, mes nerfs jusqu'à la moelle et au fondement de mon cerveau, au moment du saut, je n'ai jamais perçu la médiocrité intrinsèque de mes performances.

D'autres jours, je me dis bien volontiers que même si j'étais sur cette planète le seul être vivant à pratiquer cette discipline, j'apparaîtrais sans doute encore comme un sauteur de milieu de classement. La piètre qualité de mon saut doit être inscrite dans sa préparation, son développement et l'éternelle insatisfaction qui en découle une fois les deux pieds dans le sable. Pour tout dire, ça ne va jamais comme ça devrait aller lorsque je dessine le saut dans ma tête. Je suppose, sans pouvoir le deviner autrement que du coin de l'œil au début d'une compétition ou par plaisanteries interposées dans les vestiaires, que d'autres — qui remportent les concours — sautent parfois aussi loin que leur esprit a d'abord pu les porter par la pensée. Ce n'est pas mon cas.

Je sais avec précision le saut que je devrais accomplir juste avant de le réaliser. Je connais d'instinct le poids, la charge de chaque foulée. Me revient systématiquement en mémoire la courbe régulière de leur accélération, le point d'appui, le balancement des deux bras, l'élévation, après une planche parfaite, et la chute maîtrisée qui — accompagnant les lois de la pesanteur en ma faveur — me laissera choir comme la dernière note d'une mélodie à peine plus courte qu'un chant d'oiseau. Pourtant, peu avant que mon corps ne s'élance et n'interprète la partition, quelque chose, oh, un petit détail, pas grand-chose, puis un autre, et un troisième, me rappellent à une réalité branlante dans laquelle mes gestes n'atteignent jamais à l'harmonie que j'appelais de mes vœux.

Parfois c'est le vent. Souvent c'est le vêtement. Il me gratte. Le pli n'est pas bien disposé sur le téton de droite. Je préférerais sauter nu, sans dossard. Car le dossard, mal épinglé par des stadiers incompetents et bornés, pend. Et il claque. Vos doigts n'ont alors de cesse de s'assurer avec fébrilité de son positionnement. Sans compter le ventre qui digère encore ou la sueur entre les orteils. Aucun produit, je le jure, aucune marque de chaussures ne compense ce type de désagrément, comme une poussée d'acné au moment de faire l'amour avec une beauté.

Je murmure pour moi-même : « Je le sens pas, c'est pas le moment. » Et c'est toujours là qu'il faut faire les choses, évidemment.

Pour un saut parfait, il faudrait des conditions moins parfaites que neutres. Du dehors, quelque chose pointe toujours — en creux ou en plein — jusqu'à moi. C'est ce qui entame ma concentration, l'augmente, la diminue, je ne sais pas, mais la trouble en tout cas.

Je fais mon deuil, à cet instant, du saut définitif et je le repousse à la prochaine fois. En attendant, j'ai recours à quelques gestes mécaniques acquis à la longue, qui ne courent plus après la représentation mentale que je me fais de l'enchaînement du saut parfait. Ils permettent à mes muscles de reproduire la dynamique minimale et banale dont ils sont capables, dans l'urgence et des circonstances contraires. J'aimerais sauter sans vent, sans air ni dossard, dans le vide, sauter sans ventre, la gorge ni trop sèche ni trop humide, le sexe bien disposé, au millimètre près, au milieu de mes cuisses, sans aucune asymétrie des couilles, les ongles coupés et le cuir chevelu qui ne gratte plus. Là, je le sais depuis l'enfance, je réussirais.

À Malmö, ce mardi d'août, à la fin de l'été déjà, il

avait plu comme jamais, le côté droit de ma chevelure dispersée me démangeait frénétiquement et le nouveau short de mon sponsor de l'époque frottait sans régularité mon testicule droit. J'avais grande envie, en ce jour pluvieux d'été, de me raser les cuisses. La peau de mes joues — piquetée d'une chair de poule inégale, rasée dans la précipitation, avant de prendre le car jusqu'au stade — chauffait avec insistance. J'avais fait le deuil, une fois de plus, du meilleur saut. J'étais parti sans y penser, en comptant les deux premières foulées seulement, le dos-sard au quart décroché.

Je ne me souviens plus du saut en lui-même et lorsque je regarde la cassette VHS de la télévision suédoise, je ne vois rien sinon les marques, l'élan, le rythme et les appuis d'un saut comme les autres. Les meilleurs en réalisent sans forcer plusieurs de cette trempe dans l'année — pas moi.

Huit mètres zéro trois.

Je me rappelle m'être relevé en me léchant la lèvre supérieure, tout en me battant les fesses des deux mains. Je déteste sentir le sable mouillé sur mon cul. Mon entraîneur, Frankie, était debout.

Mon record personnel. C'était il y a cinq ans tout juste, maintenant. Huit mètres zéro trois, c'était un bond excellent, qui me plaçait en quatrième position, même si je n'y avais certainement pas mis toute mon âme. Quand je pensais au saut parfait que je ferais, je l'imaginais d'abord comme s'il pouvait justifier mon existence dans sa totalité, ses souffrances aussi bien que ses joies, son temps perdu, regagné sur quelques mètres de distance rognée à l'horloge de tant de sacrifices, d'entraînements, d'heures de déplacements, de mauvaises nuits et de matinées

vides. Je l'imaginai aussi comme une petite peinture, un tableau, une symphonie, qui exprimerait mes amours, mes parents, mon enfance, mon meilleur ami, la cabane de bois du voisin, la planche de chêne qui m'était tombée sur la tête, la soupe, les orties, l'heure de cours de biologie du mardi, Charlène, le métro, le parking, l'oreiller jaune, la télé et tout le reste. J'imaginai le saut comme un geste qui laisserait ressurgir aux yeux du monde ce qui année après année s'était enfoui en moi.

Mais je ne suis pas un peintre, un saut ça ne représente rien.

À moins qu'il ne soit parfait.

Aujourd'hui, lorsque je me retourne, je sais que je n'ai jamais fait mieux de ma vie qu'un mardi d'été qui touchait à sa fin, à Malmö sous la pluie. Et dans le meilleur saut de ma carrière déclinante, je ne trouve rien de moi. Est-ce qu'il était vide ? Ou rempli d'une pensée à jamais prisonnière ?

Durant la première moitié de sa carrière, on court après le saut parfait ; durant la seconde, on s'aperçoit peu à peu qu'on a déjà sauté le plus loin qu'on pouvait. On court alors en désespoir de cause après ce saut déjà hors d'atteinte.

À présent, à chaque meeting d'importance, avant de passer, je tends fébrilement mon vieux slip sur ma couille droite, en quête de l'angle exact. Je me gratte avec précaution la moitié gauche du crâne, à la recherche de cette pellicule si particulière à un centimètre du sommet et je détache un quart de mon dossard. Je me coupe toujours au rasoir, avant de prendre le car en retard. Je regarde les poils sur mes cuisses. Je cherche le souffle de travers. Et, le nez en l'air, j'attends la pluie d'août.

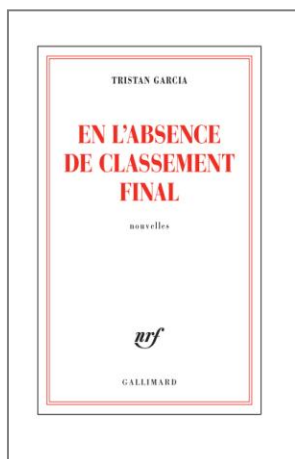
Je ne pense plus du tout à mon enfance ; je sais bien qu'elle ne réapparaîtra pas dans un saut, quel qu'il soit. C'est con. Je voudrais juste atteindre huit mètres zéro trois une seconde fois. C'est tout ce que je demande, oh mon Dieu, rien de mieux. Je me fiche du saut parfait ; c'est une idée bonne à occuper votre jeunesse. Je reveux celui de Malmö. Je l'ai gaspillé, je le sais ; je n'y ai même pas réfléchi, je ne l'ai pas senti venir lorsque j'ai posé le pied sur la planche. C'était le meilleur saut de ma vie et il est passé à la manière d'un moment ordinaire.

Je saute aujourd'hui en attendant la pluie qui n'est ni de juillet ni de septembre, ni d'Oslo ni d'Helsinki. J'y pense chaque fois, à chaque pas, chaque foulée, en l'air et le cul dans le sable. Déjà, je me dis : c'était ça ! Profite, profite, profite. Et quand je lève les yeux, je trouve Frankie, mon entraîneur, assis. Je suis loin, très loin. Un homme coiffé d'une casquette ratisse derrière moi le bac, il efface mes traces, aplanit le champ pour le prochain et me fait signe avec impatience d'évacuer la zone d'arrivée.

Je donnerais sans hésiter la possibilité d'un record du monde et d'une médaille olympique dans deux ans, si Dieu me le proposait, pour sauter une seconde fois à huit mètres zéro trois, un mardi d'août à Malmö. Mais en sachant ce coup-ci, au moment même où mon pied gauche décolle de la planche d'appel, que ce saut marquera pour mon existence un sommet depuis lequel, à huit mètres zéro trois, je pourrais une demi-seconde durant contempler toute ma vie.

D'en bas j'aperçois bien où et quand j'ai culminé ; mais à Malmö cet été-là je crois qu'une fois en l'air j'ai fermé les yeux — et je m'en veux.

« Âme japonaise, technique occidentale »	141
La carte de l'Afrique	145
Pour une critique matérialiste du sport	151
Les sensations	157
Courant de court-circuit	161
Supporte	171
À force de lutter	175
Les capacités	189
« Toute l'Histoire humaine s'avance vers un seul et unique but »	193
Dans le dos	201



En l'absence de classement final Tristan Garcia

Cette édition électronique du livre
En l'absence de classement final de Tristan Garcia
a été réalisée le 06 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070137473 - Numéro d'édition : 241375).

Code Sodis : N52236 - ISBN : 9782072467295

Numéro d'édition : 241377.